

*Was geschah mir : Horch ! : Flog die Zeit wohl davon ?  
Falle ich nicht ? Fiel ich nicht – horch ! in den Brunnen  
der Ewigkeit ?*

(Que m'est-il arrivé ? Écoutez ! Le temps s'est-il envolé ?  
Serait-ce que je tombe, que je suis tombé – écoutez ! – dans  
le puits de l'éternité ?)

*Ainsi parlait Zarathoustra, IV, Midi*

1

Je me promène dans les rues de Versailles et, pour une fois, je n'ai pas l'impression que la musique m'accompagne – et ceci malgré son omniprésence habituelle. Ce que j'entends au cours de ma promenade n'a rien à voir avec de la musique : les pas des gens qui vaquent à leurs occupations, les voitures. Parfois je n'entends rien du tout. D'habitude, c'est dans de tels moments que l'on commence à entendre de la musique. De quelle musique s'agit-il ? Cela dépend des goûts : les goûts et les sons ne se discutent pas. Ce qui compte, c'est la présence invisible et irrésistible dont la musique fait preuve en ces occasions-là. Il est difficile, presque impossible, de se débarrasser d'un opus qui vous envahit sans crier gare. Il vous accompagne dans votre promenade, il vous suit pendant que vous faites des courses : il ne s'embarrasse pas des bruits qui règnent dans les

lieux publics. Il ne vous empêche pas de vivre. Il ne corrige pas vos fautes non plus ; il n'intervient en aucune façon dans vos démarches quotidiennes. Bref, il ne vous guide pas ; il ne gâche pas votre vie.

Que fait-il ? Rien du tout. Il crée un espace à l'intérieur de votre routine journalière, et cet espace est inviolable en quelque sorte. Vous pouvez faire une tentative pour le supprimer en criant à tue-tête. Plus vous criez, mieux il s'installe dans votre for intérieur. Vos cris ne sont qu'un signe éloquent de votre faiblesse, de votre impuissance face à la musique. La musique triomphe très souvent, mais pas toujours, hélas.

J'ai longtemps réfléchi à la façon dont l'Union Soviétique pouvait être détruite. Évidemment, je n'y pense plus : c'est une affaire réglée. Dans les années soixante et au début des années soixante-dix, j'ai consacré beaucoup de temps à la politique qui ne m'intéresse plus du tout. Elle ne m'aurait jamais intéressée si je n'avais pas vécu mon enfance, ma jeunesse en Union Soviétique. J'étais devant un dilemme : soit m'adapter à un régime absurde, soit quitter le pays. J'ai opté pour la deuxième solution, mais cela ne m'empêchait pas de chercher les moyens de changer mon pays natal que je souhaitais revoir de temps à autre : on ne se débarrasse pas de son passé aussi facilement qu'on le croit. Certes, le temps nous facilite la tâche, mais la mémoire est fidèle au poste et le passé nous hante, souvent à notre insu.

Ma thèse était la suivante : l'Union Soviétique se détruira de l'intérieur. Qui plus est, ce travail sera effectué par de hauts fonctionnaires, voire par le premier secrétaire du Parti lui-même. J'ai beaucoup de respect pour les dissidents qui risquaient leur vie en essayant de renverser le régime

ou, au moins, de lui prêter un visage humain. On parlait souvent de visage humain à propos des pays socialistes en oubliant que n'importe quel visage est un masque.

Les dissidents apportaient une aide précieuse à ceux qui ne supportaient pas les bêtises auxquelles nous faisons face chaque jour et même en période d'insomnie. Autrement dit, ils nous aidaient sur le plan psychologique ; mais le régime était peu sensible à leurs actions. On les enfermait dans des hôpitaux psychiatriques ; on les expulsait du pays – punition de rêve. Je me souviens que, pour les meurtres et les trahisons de l'État, le code pénal prévoyait la peine de mort. Les crimes de moindre envergure étaient punis par l'expulsion du paradis communiste. Un cran plus bas et vous pourriez en prison pendant vingt ans. Comment faire en sorte que l'on ne vous fusille pas, que l'on ne vous enferme pas ? Comment se faire expulser du pays ? Les dissidents ont trouvé une solution à ce problème, mais la plupart d'entre eux auraient préféré l'enfer de leur pays natal.

Nous pensions qu'ils minaient le régime qui, pourtant, les maîtrisait à la perfection. Je me demande pourquoi nos fonctionnaires ne pouvaient pas faire preuve de la même efficacité dans le domaine de l'économie. Je me demande pourquoi il se passe quelque chose de semblable dans le domaine musical – dans le monde de la musique, comme disent les Français. Le régime musical d'aujourd'hui ne tue pas les artistes ou le public ; du moins ne les envoie-t-il pas au Goulag. Il se contente de tuer la musique et les dissidents qui en discutent dans leurs livres ne modifient pas le cours de l'histoire : ils n'appartiennent pas à la nomenklatura. Je continue à penser que seule une opération de sauvetage menée par le politburo musical peut réussir. D'ailleurs, je

me demande si ce régime meurtrier ne tue pas aussi les artistes et le public – dans une certaine mesure. Comme tout le monde le sait, la mort ne se limite pas aux cercueils et aux tombeaux.

## 2

Une de mes thèses concernant la musique attribuée à celle-ci un pouvoir quasi surnaturel : quoi que l'on fasse, on est confronté à la musique. Dans le film *L'État des choses* – une des meilleures œuvres de Wim Wenders – le héros dit à la fin : « *All stories are about death.* » (Toutes les histoires parlent de la mort.) Toutes les histoires parlent de la musique. Je n'aime pas tellement raconter des histoires : la vie se raconte elle-même et nous n'avons pas besoin de forcer la note en écrivant l'histoire d'une histoire. Il suffit parfois de noter des impressions, des événements, des pensées. En d'autres termes, il faut écouter la vie ; elle nous dira tout ce qu'il faut entendre. Elle nous dira même plus, si nous avons de la patience et ne l'empêchons pas de parler. Mais nous parlons nous-mêmes ; nous aimons le suspense. « J'insistai pour que Sartre introduisît dans son récit un peu du suspense qui nous plaisait dans les romans policiers », écrit Simone de Beauvoir. Moi, je n'ajoute plus rien à la vie que j'écoute. On trouve tout dans cette musique de la vie, si bien qu'on n'a pas envie d'intervenir dans son harmonie, dans ses mélodies. Je n'ai pas envie de réécrire les œuvres de Beethoven. Pourquoi réécrire l'œuvre de la vie ? Si elle ne vous remplit pas de sa musique, vous aurez beau la forcer, la harceler : il ne se passera rien. Il faut l'écouter, c'est tout.